

# Des artistes en ville : une réinvention des pratiques d'urbanisme ?

Commentaire de l'ouvrage de Nadia Arab, Burcu Özdirlik et Elsa Vivant, *Expérimenter l'intervention artistique en urbanisme*, Presses Universitaires de Rennes, 2016

Par Frédérique PALLEZ

École des Mines ParisTech, Institut Mines-Télécom

De plus en plus souvent, face à une injonction d'innovation omniprésente qui touche aussi le champ de l'urbanisme, on observe un recours à l'intervention artistique. Qu'il s'agisse de concevoir un projet de rénovation urbaine ou de transformer un campus universitaire, de réfléchir à de nouveaux usages des espaces publics, de sensibiliser les habitants d'une commune au risque inondation, des artistes, « embarqués » dans des expérimentations aux côtés de professionnels de l'urbanisme, sont appelés à contribuer de diverses manières à ces projets.

C'est à partir de ce constat et d'une interrogation sur la nature de ces démarches, sur leurs effets et leurs résultats, que les trois coauteurs de cet ouvrage, chercheuses aguerries en sociologie et en urbanisme, ont analysé cinq expérimentations de ces nouvelles pratiques pendant trois ans. Enquêtes et observations participantes ont fourni un riche matériau empirique qui sert de base à la réflexion que retrace l'ouvrage.

Le livre est divisé en trois parties. La première choisit de nous donner à voir les cinq démarches étudiées, de manière narrative et concrète, en nous en retraçant la chronologie, en nous présentant les objectifs recherchés, les

acteurs impliqués et les résultats obtenus. Ainsi, dans l'expérience « Le Grand Débordement » conçue et portée par un opérateur situé à la croisée des arts de la rue et de l'aménagement du territoire, mais financée par les acteurs publics de

dormir dans un gymnase réquisitionné et se réveiller au bruit de l'eau, faire un pique-nique « phréatique » conçu par un plasticien, participer à une émission de radio évoquant l'arrivée de la crue, naviguer sur la Loire, visiter un musée des « objets sauvés », le tout encadré par des artistes ayant préparé les performances, les mises en situation et les parcours, sur un mode poético-réaliste... Les quatre autres cas racontent de tout autres histoires...

En fait, la diversité des situations et des démarches est grande, comme l'est celle des résultats jaugés par les commanditaires. Mais, au-delà de cette diversité, comme nous le montre la deuxième partie, les auteurs pointent deux caractéristiques frappantes communes à toutes ces démarches : la valorisation du « terrain » et la réhabilitation de la subjectivité. Évidemment, les pratiques d'analyse urbaine n'avaient pas négligé la connaissance des sites sur lesquels un projet allait s'engager. Il s'agit donc, ici, non pas tant de les découvrir que de les redécouvrir, selon des modalités particulières... Pour cela, l'« immersion » est privilégiée et des protocoles de travail inhabituels sont instaurés, tandis

© Presses universitaires de Rennes

que les techniques artistiques et les techniques d'animation viennent s'adjoindre aux approches classiques recourant aux entretiens et à la documentation.

Les intervenants traversent les sites à pied, ils y mangent, ils y



la prévention des risques d'inondation, il s'agit de sensibiliser les habitants d'une commune à ces risques. Pendant vingt-quatre heures, une centaine de volontaires vont suivre des itinéraires, chaussés d'une botte et d'une sandale,

rencontrent les habitants. Des activités ludiques y sont mises en place : marches les yeux fermés, « salons en plein air » nocturnes... Des dramaturgies sont imaginées et jouées par les participants. Les expériences proposent ainsi de nouvelles manières de regarder les sites et de les vivre. Elles utilisent, en outre, des technologies de stimulation de la subjectivité. Les théoriciens de l'urbanisme avaient depuis longtemps attiré l'attention sur l'importance à accorder à l'expérience « poly-sensorielle et affective de l'espace », mais cette attention nécessite la mobilisation de techniques que ces praticiens n'utilisaient pas nécessairement. Or, si la subjectivité est une attitude naturelle chez l'artiste, elle doit être « provoquée » chez le professionnel de l'aménagement ou chez l'habitant. Pour ce faire, le dessin, les photos, les conversations informelles chez les particuliers et la fabrication de récits sont utilisés. L'analyse ne méconnaît pas pour autant les difficultés qu'il y a à faire « lâcher prise » tant les professionnels que les habitants. Les différents exemples fournis nous montrent qu'il faut briser les temporalités habituelles pour faire vivre une expérience, et jouer de la convivialité pour créer des complicités.

La troisième partie de l'ouvrage analyse le renouvellement des postures des acteurs, dont ces expérimentations bouleversent les pratiques, brouillent les rôles traditionnels, suscitent les questionnements et modifient les convictions. Ainsi, les professionnels de l'urbanisme se transforment en usagers, les usagers deviennent concepteurs, les termes de la commande publique qui cadre normalement les finalités d'un travail se voient détournés, et la relation classique entre commanditaires et prestataires est perturbée. Ce brouillage et cette incertitude sont certes déstabilisants, mais ils apparaissent comme les conditions de la fécondité de ces expérimentations. Ils permettent notamment de se mettre à distance de sa fonction et de poser un regard nouveau sur l'usager.

De leur côté, les artistes ne sont pas les moins déstabilisés, leurs intentions esthétiques ayant à composer avec les finalités opérationnelles des professionnels qui portent les expériences, ainsi qu'avec les contraintes budgétaires et temporelles des opérations. Parfois, ils se moulent dans un rôle de partenaires coopératifs à l'écoute des attentes et des contraintes institutionnelles, et renoncent de fait à l'autonomie de leur projet, en négociant celui-ci. Et parfois, à l'inverse, ils se rebellent...

Cela dit, l'ouvrage montre que des démarches telles que celles-ci n'existeraient sans doute pas sans la forte implication d'une troisième catégorie d'acteurs qui permet la rencontre entre le monde des professionnels de l'urbanisme et le monde des artistes : les auteurs les nomment « entrepreneurs de méthodes, pour mettre en évidence la posture entrepreneuriale qu'ils adoptent afin de promouvoir des méthodes jugées innovantes. Ces acteurs sont, par exemple, des collectifs d'architectes et d'urbanistes ou des opérateurs culturels qui partagent tous la conviction qu'il faut réinterroger les pratiques en vigueur en matière d'urbanisme.

Ces entrepreneurs de méthodes contribuent à perturber des conventions établies dans le champ de l'urbanisme. Ils inscrivent leurs initiatives dans une trajectoire d'innovation qui, si elle n'a pas encore acquis une légitimité et une visibilité évidentes, est néanmoins perceptible pour les auteurs. Ces individus ont eux-mêmes quelques points communs : d'abord, une posture militante autour des thèmes de la coopération, de l'*empowerment*, de la participation populaire (ce qui n'exclut pas la poursuite d'une activité économique dont on s'aperçoit pourtant qu'elle est insuffisamment rémunératrice et fragile, car faiblement contractualisée). Ils apparaissent comme des « marginaux-sécants », dont les trajectoires naviguent entre les mondes de l'art et de l'urbanisme, revendiquant cette double identité et faisant de celle-ci une ressource stratégique. Il est une autre ressource précieuse dont ils savent

jouer, leur fort ancrage dans un territoire qu'ils connaissent et qui leur assure une reconnaissance progressive, au fur et à mesure du développement de leurs activités. Grâce à cette connaissance fine du territoire et de ses acteurs, ils se saisissent d'opportunités et lancent des expérimentations, parfois en association avec des chercheurs. Ils se distinguent aussi par leur capacité à « enrôler » les acteurs en co-élaborant minutieusement leurs expérimentations avec ceux-ci. Enfin, ils s'investissent fortement dans des activités de formalisation visant à capitaliser et à diffuser leurs expériences, pour en construire la légitimité.

En conclusion, l'ouvrage met en exergue quelques points de convergence de ces expériences singulières (qui montrent, dans le même temps, leur fragilité intrinsèque). Tout d'abord, l'innovation : si celle-ci existe, elle réside davantage dans la méthodologie de la démarche que dans ses résultats, à savoir les formes urbaines produites. Ce point doit être relié à la difficulté (reconnue) d'évaluer les effets opérationnels des expériences. Leur difficile insertion dans le cadre juridique des commandes publiques et le rôle central qu'y jouent des individus mus par des convictions personnelles (les « entrepreneurs de méthode ») fragilisent également ces initiatives, et rendent leur reproductibilité encore plus difficile. Plus fondamentalement, l'accord sur les finalités de l'action et sur les moyens permettant d'y parvenir n'est pas acquis, *a priori*, entre artistes et professionnels de l'urbanisme et ces ambiguïtés, sources de conflits, se révèlent parfois dans le cours de l'action. Néanmoins, de leur propre témoignage, certains acteurs ressortent transformés de ces expériences.

L'intérêt du livre se situe à plusieurs niveaux : tout d'abord, il donne à voir (au sens propre du terme) des pratiques encore assez confidentielles, mais en développement, dont la compréhension passe par une description minutieuse, tant les formes d'action très atypiques et leurs justifications sont éloignées

des schémas intellectuels et des représentations classiques de l'action publique dans le champ de l'urbanisme. À ce titre, il interroge aussi, pour les chercheurs en sciences sociales, les techniques mêmes de la description.

Il propose également une vision du rôle des artistes dans des problématiques d'action publique en montrant des apports possibles, mais en ne masquant ni les difficultés de coopération de mondes assez étrangers l'un à l'autre ni les difficultés de l'objectivation des résultats. On lit ainsi, en creux, les conditions organisationnelles qui devraient être travaillées pour développer ces démarches. On est d'ailleurs frappé, sur ces différents

points, par les similarités que l'on retrouve avec les démarches dites de « *design* des services publics » ou de « *design* des politiques publiques », elles aussi développées récemment, dans lesquelles des *designers* sont amenés, au cours de périodes d'« immersion », à proposer des visions nouvelles d'un équipement public ou d'une politique publique, s'appuyant sur des objets ou sur des dispositifs conçus et testés en situation<sup>(1)</sup>.

À l'heure où les acteurs publics se rendent compte progressivement de la nécessité de s'appuyer davantage sur les citoyens, de proposer de nouvelles formes de participation et de ne pas négliger la prise en compte des subjectivi-

tés au détriment de l'argumentation rationnelle, la plongée dans des situations d'expérimentation en vraie grandeur que nous propose l'ouvrage *Expérimenter l'intervention artistique en urbanisme* est salutaire : elle est source d'idées « inspirantes » pour les acteurs publics et ouvre des pistes de recherche prometteuses.

---

<sup>(1)</sup> Voir COBLENCE (E.) et PALLEZ (F.) (2015), « Nouvelles formes d'innovation publique : l'Administration saisie par le design », *Revue française de gestion*, vol. 41, n°251/2015 ; SCHERER (P.), Ed. (2015), *Chantiers ouverts au public*, Paris, La Documentation Française.